

UNE NUIT D'ETE A LA BELLE ETOILE

DANS LES MARAIS DE LA SARRA

C'était dans la première quinzaine d'août vers 1950, pour autant je m'en souviens. Il faisait très chaud cette année-là.

Après avoir préparé au cours de la journée une culture dérobee, malgré le soleil de plomb et avec les moyens ordinaires de l'époque, fumier chargé et épandu manuellement, transporté au champ avec les vaches et le tombereau, labour avec la charrue brabant double tirée par deux paires de vaches, nous avons fini la journée relativement de bonne heure.

Après avoir soigné les bêtes et mangé la soupe, comme on disait, il y avait encore une bonne heure avant la nuit ; je dis à mon père : "avec ce temps-là, je parierais bien que le Père Henri, comme on l'appelait en toute amitié (c'était notre proche voisin avec qui nous nous donnions la main dans les gros travaux) est après couper sa bouche à Massieu ?". Il m'avait laissé entendre son intention de le faire, mais sans demander mon aide ! "Je crois bien qu'il va passer la nuit seul au marais..." Il n'avait que sa bicyclette pour se déplacer avec son barda ! faux, fourche et, bien entendu, le panier casse-croûte pour pouvoir faucher à la rosée soir et matin, car la bourre de chien, cette petite bouche des mauvais marais, était très dure à couper par la chaleur, il valait mieux arriver avant le soleil ! "Si j'allais lui aider ?"

Et me voilà bientôt parti à moto, faux en bandoulière, direction La Sarra. Inutile de dire que je fus accueilli par un large sourire ; il avait reconnu le bruit de ma moto et compris mon intention.

Et bientôt, dans la nuit tombante, nos deux faux crissaient dans les joncs et les petits roseaux qu'on appelait les Flas. La lune dans son plein prenait la relève du jour... Et nous avons coupé jusqu'à son coucher ; il était peut-être une heure du matin ; ne voyant plus l'andain, nous arrê tâmes la fauche et après un dernier coup de bacco, on s'allongea sur le tas de bouche sèche de la veille pour un repos bien mérité. Nous nous endormions bientôt dans le grand calme de la nuit étoilée, troublée seulement par les coassements des grenouilles et des crapauds.

A l'aube naissante et après avoir tapé les faux, dans la fraîcheur humide du marais, nous eûmes bientôt raison du dernier carré.

Les faux tranchantes et avec la rosée après la nuit à la belle étoile, c'était presque un amusement. Sitôt fini et après un petit casse-croûte, je rentrai au Mont de Velanne où j'arrivai juste pour semer l'orge sous un soleil flamboyant et déjà bien chaud et sec, ce qui me faisait regretter la fraîcheur des bords de l'Ainan.

Nous avons reparlé souvent avec le Père Henri de cette nuit passée à la belle étoile, dans le travail et l'amitié, et cela reste pour moi un bon souvenir.

Gilbert GALLIN-MARTEL.

LES FAUCHEURS D'AUTREFOIS

"LE DIABLE"

Pour faucher correctement, il faut que le tranchant de l'outil travaille bien à plat sur le sol. Cela détermine donc un certain angle avec le manche dit "fourche". Il doit donc être réglé en rapport de la taille de l'ouvrier, de même pour l'angle d'ouverture. Nos anciens qui étaient maîtres en la matière réglèrent chacun leur outil au mieux. J'en viens à l'anecdote suivante.

C'était pendant la guerre de 14-18. Les hommes étaient mobilisés. Un adolescent et un ancien, par un beau matin, s'attaquèrent à une prairie, au lieu-dit "Pie Blachissin", ainsi nommé parce qu'il y avait beaucoup de cette herbe appelée "blanchette" et qui avait la particularité, sitôt la rosée du matin envolée, de se coucher sur la faux. Aussi fallait-il que celle-ci tranche comme un rasoir et soit manoeuvrée par des mains expertes.

Notre ancien était surnommé dans le pays, "le diable" à cause de sa force prodigieuse : n'avait-il pas, dans sa jeunesse alors qu'il travaillait au moulin Perrin à St Geoire, à la suite d'un pari, monté trois balles de farine, 100 kg chacune ? Une sur le cou et une sous chaque bras, depuis l'Ainan jusqu'à la boulangerie au sommet du bourg, Humbert à cette époque. J'en reviens donc au fauchage du blé.

Notre Diable, ce matin-là, trouvait que sa faux "n'herbait" pas suffisamment pour raser la blanchette, et comme il n'avait pas d'outil pour y remédier, il trouva la parade en ôtant ses sabots dont les semelles de bois devaient bien avoir trois centimètres d'épaisseur, trois centimètres de trop pour le bon angle de coupe...

Il faucha donc toute la matinée pieds nus, sans en éprouver aucune gêne. Je tiens ce récit de mon compagnon de travail qui n'était pas un bluffeur.

Gilbert GALLIN-MARTEL.